

Les Vaudois à Paris

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **49 (1911)**

Heft 23

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-207831>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

TALÈNES ET DEMOISELLES

Aux Plaines-du-Loup, sur Lausanne, le dimanche 4 juin, à la fin de l'après-midi. A l'ombre d'un cerisier sont assises quelques personnes de la campagne et du vignoble : M. et M^{me} Bordon, M. et M^{me} Cafornet, M^{me} Minzoud et sa nièce, M^{lle} Loyette. Un jeune citadin, Hector Mistifle, cousin des Bordon, s'approche du groupe.

MISTIFLE (*parlant aux Bordon*). — Eh bien, cousins, que dites-vous de notre meeting d'aviation ?

BORDON. — De quoi?... Tâche-voir de parler français, si tu veux qu'on te comprenne.

MISTIFLE (*riant*). — Je vous demandais si vous étiez content de ce que vous avez vu ?

BORDON. — Du moment qu'on n'a rien déboursé, on n'a rien non plus à réclamer. Mais nos gouvernements trouvent tout de même que ça manque de banquettes.

M^{me} BORDON. — Et nos seigneurs et maîtres trouvent surtout qu'il fait soif, loin de la cantine...

M^{me} CAFORNET. — Ne disons pas de mal de nos maris, madame Bordon : je ne sais si c'est un effet du soleil qui vous tombe d'aplomb dans la bouche, mais, à force d'avoir le nez en l'air, je suis aussi altérée qu'eux et je donnerais bien un franc pour une goutte de n'importe quoi...

CAFORNET (*l'interrompant*). — En voilà encore un qui part!... Là, au-dessus du bois du Désert...

M^{me} MINZOU. — C'est un monoplan.

M^{lle} LOYETTE. — Non, tante, c'est un biplan.

MISTIFLE. — C'est vous qui avez raison, mademoiselle.

M^{me} MINZOU. — A quoi donc est-ce qu'on les reconnaît ?

MISTIFLE. — C'est bien simple, madame : un monoplan n'a qu'une paire d'ailes, comme les oiseaux ; tandis que les biplans avec leurs doubles ailes superposées peuvent être comparés aux coléoptères...

BORDON. — Aux co... quoi ?

MISTIFLE. — ...léoptères, mon cousin, co-léop-tè-res. Ainsi, les hannetons...

BORDON. — Les cancoires ?

MISTIFLE. — Parfaitement. Vous savez que ces bestioles ont une paire d'ailes cuirassées, les élytres, et, au-dessous, une autre paires d'ailes plus légères.

CAFORNET. — A moi, les biplans me rappellent plutôt les talènes ; ça fronne comme ces pouettes bêtes et ça a l'air méchant comme elles.

MINZOU. — Oué, des talènes, si on veut. Et les monoplans ?

CAFORNET. — Les monoplans, ça n'est-il pas comme de ces fines demoiselles qui volent par dessus les gots et les étangs ?

MISTIFLE. — Très juste, des libellules.

BORDON. — Des demoiselles, te dit-on.

M^{me} MINZOU. — C'en a tous les caprices, en tout cas.

M^{lle} LOYETTE. — C'est pour moi que vous dites ça, ma tante ?

M^{me} MINZOU. — Tu sais bien que non ; c'est seulement pour dire.

BORDON. — Regardez-voir, la talène ; elle descend, elle va se poser... Bon, la voilà qui remonte... Non, elle en a assez... Trois petits sauts sur le pré... Arrêt, tout le monde descend !

M^{lle} LOYETTE. — L'aviateur monte en automobile ; on va le montrer au public, tout autour de la place.

M^{me} BORDON. — Vous me direz ce que vous voudrez, mais cette promenade des aviateurs, au milieu de la foule qui applaudit, me paraît de trop. N'est-ce pas assez, pour leur tourner la tête, qu'ils voient leur nom et leur portrait sur les journaux et sur les cartes postales ?

MISTIFLE. — N'oubliez pas, cousine, que c'est le public lui-même qui réclame ce défilé triomphal : il tient à voir le héros du jour, l'homme qui a risqué sa peau pour une invention merveilleuse, et qui, ce me semble, est aussi intéressant que tel souverain qu'on exhibe à ses sujets, les jours de grande fête.

BORDON. — Il y a du pour et du contre, dans ce que tu dis, cousin Hector.

CAFORNET. — Pour faire ce métier d'oiseau, il faut tout de même n'avoir pas froid aux yeux.

MINZOU. — Oué, oué, c'est des gaillards d'attaque... Tenez, en revoilà un dans les airs !

CAFORNET. — Sur une talène.

MINZOU. — Et celui-là sur une demoiselle.

M^{lle} LOYETTE. — Que c'est beau !

M^{me} BORDON. — Voyons, cousin Hector, toi qui sais tout, penses-tu que ça pourra être utile par la suite, ces engins-là ?

MISTIFLE. — J'en suis sûr. Songez, cousine, que l'aviation n'en est qu'à ses débuts. Qui aurait cru, il y a dix ans, qu'on volerait sur des appareils plus lourds que l'air, et que ces appareils, dirigeables comme des automobiles, passeraient par dessus les mers et les montagnes, franchiraient la Manche, le Léman dans toute sa longueur, le Simplon, iraient de Paris à Madrid, de Paris à Rome, comme vous les voyez aller des Plaines-du-Loup à la cathédrale de Lausanne !

BORDON. — Tu parles comme un livre.

MISTIFLE. — L'utilité des aéroplanes a sauté aux yeux des chefs des états-majors. Dans bien des pays, des écoles d'aviateurs militaires forment les éclaireurs des armées futures. Avec les perfectionnements inventés chaque année, chaque mois, chaque jour presque, biplans et monoplans vont voir leur usage se répandre aussi de plus en plus dans la vie civile. Qui sait s'ils ne remplaceront pas bientôt les chemins de fer de montagne, les ascenseurs des habitations, les échelles des maçons, des pompiers, des cueilleurs de pommes !

BORDON. — Kaisè-tè, fou !

MISTIFLE. — Avec un peu d'imagination, je les vois même pénétrer, sous un volume réduit, dans nos appartements et aider nos ménagères à vaquer à leur besogne d'une chambre à l'autre, à se hisser sans fatigue au plus haut des armoires, pour y soigner le linge et les provisions. (*Les dames éclatent de rire.*)

M^{me} MINZOU. — Quand nous en serons là, monsieur Mistifle, il y aura belle lurette que mes armoires n'auront plus besoin de moi.

M^{me} CAFORNET. — Mes pauvres jambes ne valent plus grand'chose ; mais j'aurai toujours plus confiance en elles qu'en tous vos biplans, monoplans, reste-en-plans et rataplans !

BORDON. — Tout ce que tu racontes là, Hector, c'est parfait. Qui vivra, verra. En attendant, tu serais bien gentil de me louer une de ces machines pour monter les hottées de fumier à nos vignes des Belles-Truches, tu sais qu'elles sont raides en diable.

MINZOU. — Oué, oué ; mais le plus pressé ne serait-il pas d'aller prendre un verre ? Qu'en pensent ces dames ?

M^{me} MINZOU. — Pour une fois, je ne dis pas non.

M^{mes} CAFORNET ET BORDON. — Ni nous, non plus.

CAFORNET. — Voilà de bonnes Vaudoises ! Mais aussi cet air des Plaines-du-Loup est diantrement sec.

MINZOU. — Oué, oué... On jurerait même qu'il est salé.

BORDON. — A la cantine, à la cantine ! Dépêchons !

V. F.

Les Vaudois à Paris.

Dans un bon restaurant des boulevards, deux Vaudois de passage à Paris viennent de commander leur menu.

Le garçon qui les sert leur demande naturellement :

— Et comme vin, que désirent ces messieurs ?

Un peu embarrassé devant une carte des vins très fournie, et pour se donner le temps d'y réfléchir, l'un des convives s'écrie :

— Eh bien, pour commencer, apportez-nous une bouteille de Gollion.

Alors, le garçon, le plus gravement du monde :

— Je regrette, messieurs, mais ici nous n'avons pas de Gollion, nous n'avons que de l'Aclens...

Le garçon était un compatriote, originaire de Grancy, et l'à-propos de sa riposte lui valut un fameux pourboire !

SCÈNE PRÉHISTORIQUE

ADAM, certain jour, dit à Eve :
Qu'il fait chaud dans ce paradis !
Et les cafetiers ont fait grève,

Ne pourrais-tu, ma mie, dis,
A ton époux tendre et fidèle,
Vivant portrait d'un demi-dieu,
Donner un peu de citronnelle,
Quelque breuvage capiteux
Pour étancher sa soif ardente
Et calmer son gosier brûlant ?
Car la chaleur est étouffante
Et le soleil n'est qu'au Levant.
Jusqu'à la fin de la journée,
Hélas, devrais-je encor souffrir ?
Eve ! toi qui me fus donnée,
Tu ne voudrais me voir mourir !
Viens donc, et que ta main bénie
Sur ma lèvre se pose enfin,
Viens apaiser mon agonie
Fais-moi boire un nectar divin.
Mon pauvre ami répondit Eve,